

« Les Palais des souverains des Lamidats de Ngaoundéré et Rey-Bouba du Cameroun septentrional : entre résidences des souverains et sites touristiques »

GRENG Pascal

Enseignant-Chercheur

Département d'Histoire/FALSH/

Université de Ngaoundéré (Cameroun)

(+237)695537079/677746369

pascalgreng@gmail.com

Résumé :

cet article est une analyse des rôles joués par les palais royaux qui sont à l'origine des résidences des souverains, mais qui sont devenus des potentiels sites touristiques. En effet, à la faveur du Jihad lancé dans le Gobir en 1804 par Ousman dan Fodio et qui atteint le Fombina en 1806, des groupuscules peuls jusques là isolés, se rallièrent pour se lancer dans la conquête des territoires du Fombina déjà sous la domination des premiers occupants. A la fin de 1809, les peuls conquièrent des vastes territoires qu'ils érigèrent en des entités politiques traditionnelles appelées lamidats. Des somptueuses habitations sont édifiées pour leurs souverains. Ces palais ne servent pas seulement des résidences des souverains, mais sont devenus des véritables sites touristiques. Le travail pose le problème de difficile développement ou de la non valorisation des sites touristiques dans le Nord-Cameroun. L'objectif étant de booster le développement du tourisme dans le Nord-Cameroun. Dès lors, la question que l'on se pose est celle de savoir : comment les palais des lamibé de Ngaoundéré et Ray-Bouba jouent-ils à la fois le rôle des résidences des souverains et des sites touristiques ? Pour la réalisation de ce travail, nous avons eu recours aux sources écrites et orales dans une méthodologie combinant les enquêtes de terrain et les recherches documentaires. Il ressort que des gigantesques palais ont été édifiés servant des résidences et des forteresses de défense des souverains. Toutefois, l'architecture particulière desdits palais, les faada, la cavalerie, les musées aux objets variés font de ces palais des véritables sites touristiques, tremplins pour le développement du tourisme dans le Nord-Cameroun.

Mots clés : Palais-Lamidats-résidence-site touristique-Cameroun septentrional.

Abstrack :

This article analyses the roles played by royal palaces, which were originally the residences of the Chiefs, but have become potential touristic sites. Indeed, following the Jihad launched in Gobir by Ousman dan Fodio, which later reached Fombina in 1806, little groups of isolated Fulani joined together to conquer the Fombina's territories, which were already ruled over by the first occupants. By the end of 1809, the Fulani had conquered considerable territories that they established as traditional-political entities called Lamidats. Sumptuous dwellings were built for their rulers. These palaces serve not only as residences for their Chiefs but have become touristic sites. This study addresses the problem of the arduous development or the lack of advertisements for touristic sites in the Northern Cameroon. The objective of this study is to boost the development of tourism in the North of Cameroon. Therefore, the main question is : how do the Lamibé's palaces of Ngaoundéré and Rey-Bouba simultaneously serve as Chiefs' residences and touristic sites ? To carry out this work, we used written and oral sources within a methodology combining field surveys and documentary research. We found out that, the huge palaces were built to serve as residences and defensive fortresses for the Chiefs. However, the special architecture of these palaces, the Faada, the cavalry and the museums with various artifacts have rendered these palaces touristic sites, thus serving as a lever for the development of tourism in the Northern Cameroon.

Keywords : Palace- Lamidats – Residence – Touristic Site – Northern Cameroon.

Introduction générale

Il faut d'ores et déjà comprendre que l'espace dans lequel se déroule cette étude sur les Palais des souverains, est le Nord-Cameroun. C'est bien l'espace qui couvre toute la partie septentrionale du Cameroun. L'expression Nord-Cameroun utilisée dans ce travail renvoie aux territoires qui s'étendent du plateau de l'Adamaoua, encore appelé *lesdi hossere* au Sud, jusqu'au lac Tchad au Nord (12 N) (Njeuma (éd), 1989, p.18)

dans la zone des savanes de l'Afrique de l'Ouest et du Centre. Au début de la fondation des différents lamidats, cet espace était alors appelé *Fombina* ou *Fumbina* ou encore « Émirat de l'Adamawa », qui est en réalité la province méridionale du califat de Sokoto. Cet Émirat dont la capitale est Yola, est fondé au début du XIXe siècle par Modibbo Adama (1770-1848) (Hamadou Adama, 2016, p.46) lieutenant du Cheikh Ousman dan Fodio (1754-1817) à la suite d'une action militaire plus connue sous le nom de Jihad. Cet espace désignait donc le Sud par rapport au Centre qui était Sokoto (Sa'ad Abubakar, 1970, pp. 42-44). C'est dans cet Emirat de l'Adamawa que les peuls, après avoir conquis des vastes territoires vont l'ériger en des entités politiques traditionnelles appelées lamidats (Abwa, 1980, p. 145) au nombre desquels ceux de Ngaoundéré et Ray-Bouba. Dans ces lamidats, des somptueux palais sont alors édifiés, lesquels palais servent à l'origine des résidences des souverains. Cependant, ces résidences sont devenues des potentiels sites touristiques. Le travail pose le problème de difficile développement ou de la non valorisation des sites touristiques dans le Nord-Cameroun. L'objectif de cette étude est de booster le développement du tourisme dans le Cameroun septentrional. Dès lors la question que l'on est en droit de se poser est celle de savoir : comment les palais des souverains des lamidats de Ngaoundéré et de Rey-Bouba jouent-ils à la fois le rôle des résidences des souverains et des sites touristiques ? Pour la réalisation de ce travail, nous avons eu recours aux sources orales et écrites dans une méthodologie combinant les enquêtes de terrain pour des témoignages oraux et des recherches documentaires. Ainsi, l'origine des foubé fondateurs des lamidats de Ngaoundéré et Rey-Bouba, l'avènement des lamidats, l'édification des palais des souverains, la description de l'architecture particulière desdits palais, les différentes cours royales ou faada, les cavaleries, les différents musées aux objets

divers sont entre autres les axes à mettre en exergue dans cette étude qui porte sur les palais des souverains peuls.

La présente étude s'appuie sur un cadre théorique composite, articulante quelques approches complémentaires pour analyser le rôle double joué par les palais des souverains des lamidats de Ngaoundéré et Rey-Bouba, entités politiques traditionnelles multiculturelles. Il s'agit notamment de la théorie consociative développée par Arend Lijphart (1977) qui, non seulement examine les mécanismes de partage de pouvoir dans les sociétés divisées, mais également la composition sociale au sein des structures traditionnelles. Cette approche nous éclaire sur la composition de la faada, en tant qu'assemblée représentative des différents groupes ethniques dans les lamidats, mais surtout sur les tenues vestimentaires qu'arborent les membres de ce conseil des notables, aiguisant la curiosité des visiteurs, rendant par le fait même les palais des souverains en des véritables sites touristiques.

La théorie du développement local de John Friedmann qui permet de comprendre comment les communautés locales peuvent se développer de manière locale, en mettant en place certaines structures, la promotion de l'autonomie locale et la préservation de l'identité culturelle. L'architecture particulière des lamidats, le vestimentaire particulier des membres de la faada, de la cavalerie, ainsi que les objets utilisés par les griots font des palais des lamidats de Ngaoundéré et Rey-Bouba des véritables sites touristiques en plus de leurs rôles de résidence des souverains.

I- Origine des Foulbé fondateurs des lamidats de Ngaoundéré et Rey-Bouba

Il est aujourd'hui une réalité que les principaux clans des Foulbé qui se sont installés dans la partie septentrionale du Cameroun

au XVIII^e siècle en provenance de l'Ouest africain étaient des nomades superficiellement islamisés. La thèse selon laquelle, c'est sous pression de la guerre qu'ils ont été obligés de désertir les régions d'accueil ne semble pas tout à fait fondée. Plutôt, ils furent contraints par l'action conjuguée de la dégradation de l'environnement et de la perte de leur bétail (Hamadou Adama, 2002 : 174). La recherche des pâturages pour leurs nombreux troupeaux de zébus était, semble-t-il la principale raison de toutes les migrations peules avant l'annonce du *Jihad* d'Ousman dan Fodio en 1806 dans l'Adamawa.¹

En réalité, les Foulbé des différents lamidats de Ngaoundéré et Rey-Bouba, sont de la famille des Wollarbé et Yllaga (Grenge, 2018 : 47) Leur histoire est alors étroitement liée à celle de l'ensemble des Foulbé de l'Adamawa. En effet, les Foulbé de l'Adamawa sont présentés comme un peuple qui se réclame dans le lointain passé d'un ancêtre commun. Dans cette perspective, le capitaine Kurt Vont Strumpell rapporte une légende qui retrace l'origine commune de ce peuple. Il ressort de cette légende que des Foulbé, en l'occurrence Vaja et Rendi, descendants directs d'Oukba, ancêtre des Foulbé, auraient quitté Mallé et se seraient dirigés vers l'Est avec leurs familles. Après de nombreuses pérégrinations, Vaja et Rendi se seraient installés dans la région de l'Adamawa. Vaja et Rendi seraient respectivement les ancêtres des familles Wollarbé qui fondèrent Ngaoundéré et Yllaga fondateurs de Rey-Bouba (Strumpell, 1912 : 25). Cette légende rapportée par Strumpell sur les Wollarbé et les Yllaga est confirmée tout au moins en ce qui concerne les migrations des Foulbé de l'Ouest africain vers l'Est, par beaucoup d'autres auteurs tel que Delafosse. Ce dernier reconnaît dans ses écrits que des Foulbé partirent du Fouta-Tôro pour émigrer vers l'Est (Delafosse, 1912 : 33).

¹ Le terme Adamawa désigne ici l'unité géopolitique correspondant à l'ancien émirat peul, contrairement à Adamaoua qui a une acception orographique désignant le haut-plateau qui correspond en gros à l'actuelle Région (ancienne Province) du même nom. Modibbo Adama, selon l'opinion la plus répandue, aurait donné son nom à Adamawa, territoire qu'il a conquis.

Abondant dans le même ordre d'idées, Eldridge Mohammadou, qui a recueilli la tradition orale chez les Yllaga de Rey-Bouba, rapporte que ces derniers réclament pour ancêtre Oukba et rattachent leur origine au Fouta-Tôro dans l'ancien empire du Mallé (Mohammadou, 1979 : 13-15). Les Yllaga durent quitter Fouta-Tôro suite à une dispute entre deux frères. Ils migrèrent alors vers l'Est jusqu'à traverser le pays Haoussa avant de gagner le Bornou, d'où ils continuèrent la migration vers le Sud afin de s'installer définitivement dans l'Adamawa.

Retraçant par ailleurs leur processus migratoire, certains chercheurs vont plus loin, situant le foyer de la civilisation peule dans la zone égypto-nubienne. Hamadou Adama et Thierno Mouctar Bah partagent ce point de vue (Hamadou Adama & Bah, 2001 : 14). Selon eux, les Peuls partagent quelques liens de convergences avec les Ethiopiens, les Tutsi y compris certains peuples occupant le Bassin du Nil. Ils auraient séjourné au Sud de l'Egypte jusqu'au V^e millénaire avant de débiter une longue migration vers l'Ouest. La région de l'Est n'a pas été en réalité l'objet de leur convoitise. Cependant, l'Ouest était leur zone cible et surtout qu'à cette période le Sahara était encore verdoyant.

Le Sahara verdoyant va malheureusement se dessécher à la fin de la période dite néolithique. C'est ce qui va sans doute contraindre les pasteurs nomades à changer de foyer pour se diriger vers la zone soudano-sahélienne. Entre autres facteurs qui ont favorisé leurs migrations, figurent en bonne place la recherche des pâturages, la croissance démographique, mais aussi et surtout l'instauration d'une politique rude dans leur lieu d'accueil. Fort de ce constat, Hamadou Adama et Thierno Mouctar Bah affirment :

Qu'à cela, il faut ajouter une conjoncture politique difficile, avec l'émergence d'Etats centralisés que sont le Tékrou, le Ghana, le

Mali et le Songhay. Dans ce contexte, les Foulbé furent soumis à des diverses vexations. Dès lors, ils préférèrent se dérober du pouvoir central et conduisent vers l'Est leur bétail (Hamadou Adama & Bah, 2001 : 14).

Les Wollarbé et les Yllaga reconnaissent et confirment qu'ils viennent de l'Afrique de l'Ouest, plus précisément du Fouta-Tôro². Cependant, les avis divergent sur le premier à précéder l'autre sur le chemin en partant de l'Ouest. Les Wollarbé rapportent qu'ils sont les premiers à franchir la route avec les Bâ'en appelés autrement les feroobe, c'est-à-dire avant les Yllaga³ ; alors que les Yllaga réclament la prééminence de leur famille sur la famille Wollarbé. Aussi, affirment-ils que, c'est dans leur famille que fut transmis par succession un des tambours de guerre de Oukba qui avait été rapporté de la Mecque à Mallé par celui-ci.⁴

À la lumière de ce qui précède, nous sommes en face de deux affirmations qui, toutes reconnaissent qu'en général les différents groupes Foulbé qui s'établirent dans l'Adamawa au nombre desquels les Wollarbé et les Yllaga qui fondèrent respectivement les lamidats de Ngaoundéré et Rey-Bouba, viennent de l'Afrique de l'Ouest et réclament presque tous pour ancêtre Oukba. Cependant, les affirmations divergent sur le lieu. Pour certains, c'est Mallé alors que pour d'autres, c'est Fouta-Tôro. Quoi qu'il en soit, il est permis de retenir que les différents groupes Foulbé au nombre desquels les Wollarbé, les Yllaga et les Feroobé qui ont fondé l'Émirat de l'Adamawa sont venus de l'Afrique de l'Ouest et qu'ils auraient pour ancêtre commun Oukba. Leur installation dans l'Adamawa se fit par migration en vagues successives de familles appartenant à un même clan sous la conduite d'un leader appelé généralement *Ardo*. Les Wollarbé

² Entretien avec Sadjo, 10 avril 2022 à Rey-Bouba et Ousmanou Bobbo 20 avril 2022 à Ngaoundéré

³ Entretien avec Ousmanou Bobbo et Issa Adamou, 22 avril 2022 à Ngaoundéré.

⁴ Entretien avec Sadjo et Maazou, 10 avril 2022 à Rey-Bouba

qui fondèrent le lamidat de Ngaoundéré, étaient sous la conduite de Ardo Ndjjobdi, alors que les Yllaga fondateurs du lamidat de Rey-Bouba étaient sous la houlette d'Ardo Bouba Ndjidda.

II-Du Jihad à la fondation des lamidats de Ngaoundéré et Rey-Bouba

De coutume, la tradition peule attribue les changements majeurs intervenus dans les sociétés du Nord-Cameroun du début du XIX^e siècle au Jihad. Il faut d'ores et déjà relever que cet appel lancé par Ousman dan Fodio, chérif de Sokoto, le 11 février 1804 (Hamadou Adama, 2002 : 175) ne fit pas l'unanimité des Peuls Car, comme le remarque André Gondolo « certains Peuls du Cameroun refusèrent de participer à cette révolte. Vivant en bons termes avec la population locale, certains Peuls avaient contracté de nombreuses alliances et ne souhaitaient pas du tout affronter les rois locaux » (Gondolo, 1978 : 34). Malgré le refus de certains d'entre eux à s'aligner au côté d'Ousman dan Fodio, la plupart des Foulbé qui étaient jusque-là pacifiques se transformèrent néanmoins en des « guerriers fanatiques » et propagateurs de la foi musulmane. Ce point de vue concernant les changements majeurs intervenus dans le Nord-Cameroun peut être discutable. Toutefois, ce qui ne peut être difficilement nié, c'est le fait que la plupart des attitudes actuelles vis-à-vis de l'Islam et de la politique dans le Nord-Cameroun, date à n'en point douter, de la période du Jihad (Njeuma, 1989 : 30-33). Surtout, l'un des changements incontesté et incontestable réside dans les innovations des entités politiques traditionnelles.

En réalité, c'est au début du XIX^e siècle que la conquête peule bouleversa les multiples structures sociopolitiques des populations dites païennes du Nord-Cameroun. Dès le lancement du Jihad en 1806 (Njeuma, 1989 : 33) dans le *Fombina* par Ousman dan Fodio, chérif de Sokoto, les divers groupuscules peuls jusqu'alors isolés se mobilisèrent dans un

vaste ensemble de mouvement militaire. C'est ainsi que les Foulbé de la Bénoué supérieure (Garoua, Rey-Bouba Binder et Tchamba), rassemblés autour de leurs différents *Ardo'en*, répondirent favorablement à cet appel du Jihad lancé par Ousman dan Fodio pour extérioriser les vexations accumulées pendant des années de domination et d'humiliations de la part des groupes ethniques trouvés en place. Les Peuls se levèrent et prirent les armes contre leurs dominateurs d'hier. Hamadou Adama abondant dans ce sens rapporte :

C'est de l'Ouest que vint la détonation, sous l'impulsion de Chéhou Ousman dan Fodio qui déclara le Djihad en 1804. En brandissant l'étendard islamique (*tuutawal*) en signe de ralliement à sa cause, il appela les Peuls à déclarer la guerre aussi bien à ceux d'entre les musulmans coupables d'apostasie, qu'à l'opresseur « païen ». La « fuyante passivité » des groupuscules peuls se transforma en volonté de puissance et leur réponse au devoir religieux allait bientôt retourner leur condition sociale et les rendre maîtres du pays. Il s'agit incontestablement d'une dynamique nouvelle de grande portée historique qui allait conduire l'élément peul, inséré au sein des groupes paléo-nigritiques, à jouer un rôle politique, culturel, idéologique et religieux sans précédent dans cette région (Hamadou Adama, 2002, 174).

Sous la houlette de Modibo Adama qui reçut la mission de répandre l'Islam, une « guerre sainte » allait embraser la sous-région. De multiples campagnes militaires furent organisées au terme desquelles les Peuls ont conquis le *Fombina*. Soudainement, les Foulbé passèrent ainsi du statut de simples bergers à un statut des dominants. L'espace géographique conquis est érigé en Émirat, subdivisé en de nombreuses entités

politiques traditionnelles appelées lamidats, au nombre desquels Ngaoundéré et Rey-Bouba (Njeuma, 1978 : 19-20).

Il est important de relever toutefois que, si la quasi-totalité des lamidats dans cette partie du Cameroun septentrional s'inscrivent indubitablement dans cette logique de « guerre sainte », celui de Rey-Bouba a été relativement créé peu avant (Mohammadou, 1979 : 20-22). Néanmoins, il faut reconnaître que, respectivement d'origine Wollarbé, Yllaga et Feroobe, certains lamidats notamment Ngaoundéré, Rey-Bouba, Garoua Maroua, Binder, sont parmi la cinquantaine des lamidats de l'Adamawa les plus importants (Njeuma, 1978 : 25-40). Ils étaient tous placés sous la dépendance de Yola, la métropole du *Fombina*.

Au demeurant, le lamidat de Rey-Bouba a été fondé en 1798 par Ardo Bouba Ndjidda (Mohammadou, 1979 : 25). Non seulement Rey-Bouba se distingue par son immensité spatiale (36000 km²) (Taguem Fah : 167-188), mais aussi et surtout la particularité de sa structure architecturale et de son organisation politique le distingue des autres lamidats du Nord-Cameroun. L'organisation politique du lamidat de Rey-Bouba est centrée autour d'une autorité incontestable appelée affectueusement *Baaba* (papa en Fulfulde), qui était au début chef militaire pendant le Jihad, mais qui est devenu chef temporel et spirituel. Le *Baaba* de Rey-Bouba est un chef tout-puissant qui règne sur son peuple et le commande.

Par ailleurs, contrairement à Rey-Bouba qui est un régime d'inspiration guerrière et de fondation militaire, le lamidat de Ngaoundéré, fondé en 1830 par Ardo Ndjjobdi (Hamoua Dalailou, 1997 : 47), présente certes une organisation politique centralisée, mais beaucoup plus civile. Ils sont respectivement fondés par Ardo Njobdi en 1830 (Abwa, 1980 : 18-22) et par Bouba Ndjiddae en 1798 (Mohammadou, 1979 : 26). *Ardo'en* au départ, ces différents leaders des groupuscules foulbé

deviennent par la suite des véritables souverains appelés laamiibé, qui trônent à la tête de chaque lamidat, détenant ainsi le pouvoir politique et spirituel. Des somptueuses habitations appelées Palais, sont construites, servant des résidences, mais qui sont devenues des véritables sites touristiques.

Tel qu'on peut le constater, le Jihad ou « guerre sainte » qui a embrasé le *Fombina* à partir de 1806 (Mohammadou, 1977 : 17) est véritablement le facteur qui a permis la création des multiples États peuls dans l'Émirat de l'Adamawa, dont ceux de Ngaoundéré, Rey-Bouba, entre autres. Même si certains d'entre la cinquantaine des États ont été constitués peu avant le lancement du Jihad dans le Fombina, à l'instar de Rey-Bouba fondé en 1798, (Mohammadou, 1979 : 25), c'est incontestablement dans le contexte de ce mouvement insurrectionnel en vue de propager la foi musulmane qu'ils doivent leur véritable consolidation. Car, comme le fait remarquer Daniel Abwa, lorsque la nouvelle du soulèvement de l'Amir al Mouminin (commandeur des croyants) atteignit la Bénoué supérieure où certains États foulbé s'étaient déjà formés (Abwa, 1980 : 18-22), tous ces chefs se rendirent à Sokoto auprès d'Ousman dan Fodio afin d'obtenir chacun pour soi le pouvoir de rassembler les Foulbé dispersés et de les conduire à la victoire. Parmi ceux qui se rendirent à Sokoto, Adama fut choisi pour organiser et conduire le Jihad dans le *Fombina*, région qui lui fut octroyée. À propos des recommandations reçues par Adama de l'Amir al Mouminin, l'instituant comme leader du Jihad dans le *Fombina*, Martin Zachary Njeuma écrit :

Je t'ordonne de leur annoncer que c'est à toi que j'ai remis ce drapeau du Jihad ; que quiconque t'obéit, sache que c'est à moi qu'il obéit. Tu iras vers tes chefs peuls et tu parviendras à un accord avec eux. Ils ont tous été chefs sous des gouvernements d'infidèles.

Nous voulons à présent qu'ils répandent la religion de Dieu. Tu leur assigneras des districts, à chacun selon son rang. Ils devront continuer la « Guerre Sainte », pour la gloire de Dieu (Njeuma, 1989 : 23).

Toutefois, le mot Jihad, couramment traduit par « guerre-sainte », mérite d'être clarifié. Au demeurant, le Jihad est lié à l'expansion de l'Islam. Cependant, il est diversement interprété, lesquelles interprétations passent à côté du sens originel. Hamadou Adama apporte des explications édifiantes à propos de ce mot. Selon l'auteur, la traduction du Jihad par « guerre-sainte » est une notion étrangère au sens réel même du mot qui signifie littéralement « efforts à fournir au mieux de ses capacités » (Hamadou Adama, 1999 : 286-287). Ce qui illustre mieux le vrai sens du Jihad, explique l'auteur, est cette parole du Prophète qu'il déclara lors de son retour d'une expédition contre une tribu arabe appelée *Qabila*⁵ fortement attachée à la religion traditionnelle : « nous revenons du petit Jihad pour accomplir le grand Jihad » c'est-à-dire pour tenter d'atteindre la perfection intérieure.

Le Jihad en tant qu'activité guerrière, il y eut une tendance dans le temps à en faire le sixième « pilier » de l'islam, notamment les *khéridjites*. Toutefois, cela ne fut pas accepté de tous. Certaines écoles juridiques de l'orthodoxie *sunnite* tel que le *hanbalisme* ne le considéraient comme obligation que si certaines conditions étaient réunies. Par exemple, il fallait que les « infidèles » déclenchent les hostilités d'abord et surtout qu'il y ait des chances raisonnables de succès. De même, le Jihad était considéré comme un devoir individuel dans certaines situations, notamment lorsque l'ennemi attaque un territoire musulman (*dar-el-islam*). Dans ce cas, celui qui n'accomplit pas

⁵ Pour le terme « Qabila », le lecteur voudra bien consulter Hamadou Adama, 1999, pp. 286-287.

ce devoir est considéré au regard de la juridiction islamique comme un hypocrite. Quel que soit le sens attribué au Jihad dans la *Fombina*, il demeure fort bien à l'origine de l'implantation des multiples lamidats peuls dans l'Adamawa au nombre desquels ceux de Ngaoundéré et Rey-Bouba dont les palais des souverains font l'objet de ce travail. Comment ces édifices, qui sont les résidences des souverains ont-ils été construits ?

III -L'édification des Palais : résidences des souverains de Ngaoundéré et Ray-Bouba

Notons d'emblée que l'édification des palais des lamibe peuls qui sont en réalité de gigantesques forteresses, requérait une abondante main d'œuvre. Ce sont des groupes d'hommes et des femmes, rompus à la tâche.⁶ En effet, la construction de ces véritables forteresses nécessite de l'argile pétrie, mélangée à des éléments divers, notamment des excréments des chevaux ou de pailles séchées pour en garantir la solidité. Les uns creusaient la terre et d'autres puisaient de l'eau de rivière afin de malaxer l'argile qui sert à la construction. En vérité, en voyant l'originalité avec laquelle ces palais royaux sont construits, l'on pourrait penser aux apports extérieurs, notamment égypto-pharaoniques probablement ou même arabo-musulmans. Il arrivait de fois que la construction de ces édifices soit répartie par clans ou par villages dont la responsabilité revenait au dignitaire du clan ou le représentant du village. C'est ce que nous fait savoir Thierno Mouctar Bah quand il écrit que « il arrivait parfois que le mur à construire soit divisé en secteurs dont la responsabilité incombe à tel dignitaire ou tel clan » (Bah, 1985 : 475).

Nos différents informateurs, autant dans le lamidat de Ngaoundéré qu'à Rey-Bouba affirment que la construction des

⁶ Entretien de groupe avec les notables de Rey-Bouba, le 12 octobre 2009, avec les notables de Goulfey, le 10 août 2010.

murailles fortifiées des lamidats, parfois doublée des fossés, mobilisait presque tous les groupes ethniques majeurs. Pour le cas du lamidat de Ngaoundéré, la construction de la muraille de fortification doublée d'un fossé creusé tout autour sous le règne d'Ardo Issa mobilisa presque tous les groupes ethniques majeurs du lamidat, notamment les Peuls, les Mboum, les Dii et bien-sûr les serviteurs.⁷ Dans un contexte d'insécurité presque quotidienne, les palais des lamibé peuls n'ont pas seulement joué le rôle de résidence des souverains, mais davantage celui de système défensif. Dans cette perspective de système de défense, Eldridge Mohammadou rapporte les circonstances qui ont précédé la construction de la haute muraille fortifiée du lamidat de Ngaoundéré :

Un jour, alors que lamido Issa (Ardo) se trouvait de l'autre côté du Lom en campagne contre les Kaka de Bertoua, Ardo Hamadou attaque Ngaoundéré qui n'était pas fortifiée, détruit la ville et emmène en captivité beaucoup de femmes et d'enfants. C'est au cours de ces combats que la mère du lamido fut tuée. Ce dernier revient en toute hâte à Ngaoundéré qu'il édifie et déclare aussitôt la guerre à Tibati (Mohammadou, 1964 : 65).

Les résidences des souverains, telles que décrites ci-dessus, revêtent incontestablement un caractère éminemment défensif à la manière des cités fortifiées des Haoussa et des Kanuri, dont l'essor urbain les emmena à l'élaboration d'un système défensif autour de la capitale appelée Birni (Bah, 1985 : 488). Si le premier rôle des palais fortifiés faits des puissantes murailles, reste avant tout la résidence des souverains, nous pensons que ces puissantes murailles, parfois doublées des fossés creusés tout autour, constituent sans doute des véritables systèmes de défense

⁷ Entretien avec Abbo Assoura, à Ngaoundéré, le 20 septembre 2010.

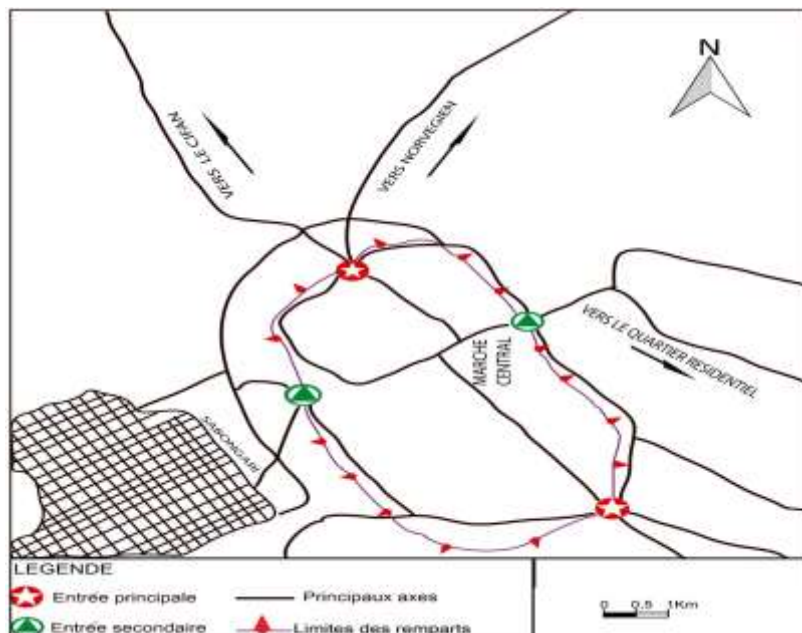
et des sites touristiques, mis en place par certains groupes ethniques disposant des structures à pouvoir centralisé dont les lamibé sont les véritables détenteurs. Car, ces puissantes murailles doublées de fossés n'assurent pas que la protection exclusive des souverains, mais davantage celle des populations environnantes en cas de nécessité et se révèlent des véritables sites touristiques. C'est ce que relève d'ailleurs Thierno Mouctar Bah quand il affirme :

Dans ces hautes murailles qui entourent les villes, on note deux ou trois enceintes concentriques délimitées par un espace jouant un important rôle tactique en cas d'agression. Le périmètre et les dimensions de la muraille sont fonction de plusieurs facteurs : l'importance de la ville, la population, sa prospérité économique, sa fonction politique et son importance stratégique dans le contrôle de l'espace (Bah, 1985 : 489).

Dans les lamidats étudiés, plusieurs de nos informateurs mentionnent très souvent que, le long du périmètre extérieur des palais, un ou plusieurs fossés d'au moins deux mètres étaient creusés, dont la profondeur ajoute à la hauteur de la muraille quelques mètres.⁸Ces fossés étaient parfois remplis d'eau en saison de pluies, et pendant les grandes campagnes de conquêtes en saison sèche, des épines y étaient placées, constituant de véritables obstacles aux cavaliers des conquêtes. Aussi, ces fossés contenant des épines sont-ils révélateurs de véritables guets apens (Hamoua Dalailou, 1997 : 81).

⁸ Entretien de groupes avec les notables de N'gaoundéré 12 août 2010, et de Rey-Bouba, 20 mars 2010.

Figure1 : les ramparts de la cité de Ngaoundéré (lamidat) au XIXè siècle



Source : Hamoua Dalailou, 1997, p. 81,

Réalisateur : Bemeyenguié Boloko Octave (novembre 2017). Dans le même registre des palais fortifiés dans l'Adamawa,⁹ la muraille édiflée par les Yllaga de Rey-Bouba est l'une des plus remarquables fortifications de l'Adamawa. S'il est vrai qu'au cours de leurs multiples déplacements avec leurs troupeaux, les Yllaga ont fait l'usage des simples enclos, il faut reconnaître qu'ils habitaient aussi des villages défendus par des palissades,

⁹ Adamawa était la Province du Califat de Sokoto située au Sud-Est, encore connue sous le nom de *Fombna* ou *Foumbina*.

le tout protégé par un fossé d'enceinte pendant leurs séjours prolongés dans certaines régions. Eldridge Mohammadou qui a collecté la tradition orale sur ce groupuscule peul, rapporte des faits édifiants quand il écrit que « à Bori-wala en pays Fali, ils édifièrent une véritable forteresse protégée par un rempart de pierres sèches dont il subsiste encore aujourd'hui des vestiges » (Mohammadou, 1979 : 148).

Dans leur installation dans la zone, les Yllaga installent leur capitale à Rey-Bouba. Ils édifient une haute muraille autour de laquelle est creusé un fossé d'enceinte.¹⁰

Photo : la muraille du lamidat de Rey-Bouba, un exemple des palais fortifiés



Source : cliché Greng Pascal, archives privées non classées du lamidat de Rey- Bouba (février 2014)

En fait, la muraille du lamidat de Rey-Bouba telle que nous le montre la photo ci-dessus, est faite d'un gigantesque mur qui est encore parfaitement conservé aujourd'hui, sans aucun quelconque apport du modernisme. Cette muraille s'élève à près de sept mètres de hauteur avec près de trois mètres d'épaisseur à la base. Reprenant le Lieutenant Allemand Radrke qui a

¹⁰ Entretien de groupe avec les notables du lamidat de Ray-Bouba, 10 septembre 2011.

participé à la soumission de ce lamidat, Thierno Mouctar Bah en fait une description intéressante :

En fin la ville de Ray-Bouba apparaît devant moi, fière et altière. Sur sa droite, s'ouvre une plaine couverte seulement d'une herbe courte jusqu'aux marécages et au lac qui flanquent la ville au Sud. Tout droit devant moi en longeant les marécages, s'étend la ville qui est construite sur une hauteur à peine à cinq mètres au-dessus du niveau de la plaine environnante. Le mur imposant avec ses créneaux réguliers, longe la pente de la colline. La tour massive où se trouve l'entrée de la ville est fermée par un solide portail en madrier. Traversant le fossé de trois mètres de profondeur, quelques-uns de mes hommes sont parvenus à franchir la muraille. Ils font sauter les lourdes chaînes qui maintiennent le portail de l'intérieur. Nous pénétrons dans la ville de Ray-Bouba (Bah, 1985 : 498).

A la lumière de ce qui précède, il est évident que, le palais du lamidat de Rey-Bouba est un édifice solidement et sagement construit. En plus d'être la résidence du lamido, cet édifice se révèle incontestablement un système défensif sagement construit, un véritable site touristique au regard de son architecture. La haute muraille large, doublée des fossés, permit pendant longtemps aux Yllaga d'échapper non seulement à la trop lourde tutelle (tribut, impôts) de l'Émir de Yola, mais aussi de faire face aux attaques répétées des groupes ethniques trouvés en place. Le rôle de système de défense joué par les édifices fortifiés des souverains est connu dans les lamidats peuls. Ce système a été repensé dès lors que le groupe prend possession dans une localité.

Dans cette perspective, Daniel Abwa rapporte que la ville de Ngaoundéré au début du XIX^e siècle, qui n'est autre que le lamidat, était entourée d'un mur gigantesque, haut de trois mètres autour duquel était creusé un grand trou de trois mètres de profondeur (Abwa, 1980 : 44). Incontestablement, la ville de Ngaoundéré au XIX^e siècle à laquelle fait allusion Daniel Abwa n'est autre que le Palais, siège du lamidat, dans la mesure où avant l'arrivée des Européens dans cet espace de savane qui allait être appelé Nord-Cameroun, ce sont en réalité les anciennes agglomérations érigées autour des lamidats et sultanats qui faisaient office des villes. Par ailleurs avant Daniel Abwa, Jean Claude Froelich avait déjà clairement relevé que la cité de Ngaoundéré était entourée par un gigantesque mur et que ce mur qui entourait la ville avait deux ouvertures : une ouverture sur l'ouest, constituant la porte de l'ouest, et une ouverture à l'est tenant lieu de porte de l'est (Froelich, 1954 : 9-18).

Au total, qu'il s'agisse du palais du lamidat de Ngaoundéré ou de Rey-Bouba, on peut retenir que les palais édifiés sont des véritables chefs d'œuvres, sagement construits. Ces édifices sont faits à base de l'argile malaxée avec des nombreux débris de toutes sortes et des excréments d'animaux. Ce sont des gigantesques murailles hautes de quelques mètres et très larges à la base. Tous ces éléments décrits attirent la curiosité de beaucoup des gens, rendant ces palais en des véritables sites touristiques. Ces murailles sont parfois doublées de fossés creusés tout autour qui se remplissent des eaux en saisons des pluies et des épines y sont plantées pendant les saisons sèches. Ces fortifications édifiées par les Peuls dans cet espace n'ont pas joué seulement le rôle des simples résidences des lamibé. Bien plus, ces différentes fortifications, ont aussi joué un rôle tactique et stratégique non négligeable. D'une part elles ont permis aux lamibé de contrôler tout l'espace environnant et d'autre part elles leur ont permis de se défendre contre les attaques étrangères

notamment bornouannes, baguirmiennes et du Wandala. Toutefois, il faut relever que si dans la plupart des cas, ces édifices ont gardé leurs structures traditionnelles face à la modernité, les fossés creusés jadis tout autour servant de guet-apens sont rarement existants ou pas du tout aujourd'hui.

De plus, certaines entrées principales de certains lamidats, notamment Ngaoundéré, sont aujourd'hui refaites avec des matériaux définitifs. Cet arrimage à la modernité rompt visiblement avec les pratiques traditionnelles d'antan et explique certaines mutations diverses que connaissent ces entités politiques traditionnelles. Cependant, si l'on peut se permettre de penser qu'il y a là une volonté manifeste de s'arrimer à la modernité, il convient toutefois de relever que cet arrimage à la modernité ne remet nullement en cause l'authenticité de ces chefs d'œuvres traditionnels, dans la mesure où les grandes murailles de ces lamidats peuls ont toujours gardé la forme traditionnelle, faites de terres battues pour la plupart, alors même que ces souverains disposent des moyens conséquents leur permettant d'édifier entièrement ces murailles en matériaux définitifs. Ces murailles sont en fait, dans ces lamidats un symbole révélateur du pouvoir que détiennent les souverains et des véritables sites touristiques.

IV -Les Palais des lamii bé de Ngaoundéré et Rey-Bouba : sites touristiques

Leurs architectures particulières décrites plus haut, comme le montre à suffire la photo ci-dessus, les palais des lamii bé de Ngaoundéré et Rey- Bouba se révèlent des véritables sites touristiques. Leurs architectures sont faites en terre battue, malaxée à des herbes et aux excréments des animaux. Qui plus est, ces gigantesques murailles sont entourées des fossés creusés. Outre leurs architectures, certains éléments existants au sein des

palais en l'occurrence la cavalerie, font des palais royaux des potentiels sites touristiques.

Photo : la muraille du lamidat de Rey-Bouba Présence de la cavalerie, des fantassins



Cliché : Greng Pascal, archives numériques du lamidat, 20 décembre 2011

IV-1- L'organisation du commandement militaire dans les lamidats de Ngaoundéré et Rey-Bouba

Dans les lamidats peuls en général, il existe une véritable armée qui, non seulement sert à défendre les territoires en cas d'une éventuelle attaque ou agression, mais également elle sert à la conquête des nouveaux territoires, surtout au début de l'implantation des différents lamidats peuls et de leur consolidation. Cette armée des lamidats rassemble par ailleurs en son sein des hommes venus des divers horizons. L'exemple saisissant est celui de l'armée du lamidat de Ngaoundéré sous ardo Issa décrite par Hamoua Dalailou et celle du lamidat de

Rey-Bouba. Dans un entretien à lui accordé par Eldridge Mohammadou au sujet du lamidat de Ngaoundéré, Hamoua Dalailou fait remarquer que :

L'enrôlement dans l'armée intégrait les différents groupes ethniques habitant le lamidat de Ngaoundéré. Chaque *Djaouro* (chef du village ou chef du quartier), ou chaque *Lawane* (responsable au sein de la *faada* d'un certain nombre de villages ou quartiers), y envoyait ses ressortissants (Hamoua Dalailou, 1997 : 42).

C'est ainsi qu'avec le temps, on trouve dans les différentes armées des lamidats des représentants de presque toutes les ethnies desdites entités politiques traditionnelles. Toutefois, il convient de relever que pour la plupart, l'armée est placée sous le commandement des membres de familles peules et rarement sous le commandement d'un membre d'une autre ethnie.¹¹

Parlant de la redoutable armée d'Ardo Issa (1854-1878) du lamidat de Ngaoundéré, Thierno Mouctar Bah fait remarquer que parmi tous ceux qui dirigèrent l'armée sous Ardo Issa, seul *Kaigama Zarami*, un dignitaire mboum de la cour d'Ardo et par conséquent le conquérant de la localité de Koundé, occupa une place importante dans l'armée d'Ardo de Ngaoundéré (Bah, 1993 : 79). Cet exemple laisse penser que, malgré le fait que les différentes ethnies des lamidats soient représentées au sein de l'armée, le commandement de celle-ci était détenu par les dignitaires des familles aristocratiques peules. Le fait que l'armée soit dirigée par des dignitaires peuls constitua pour les peuls « un cadre par excellence d'acculturation et d'adhésion aux valeurs de la société peule dominante » (Bah, 1993 : 79). Tout compte fait, l'armée est composée de la cavalerie, de l'infanterie et de la fanfare entre autres.

¹¹ Entretien avec Ardo Ndjjobdi Tafita, Ngaoundéré, le 20 août 2013.

IV-2-La cavalerie

D'après l'Encyclopédie Universalis, le terme « cavalerie » vient du mot italien « cavaliera » qui, à l'origine, désigne des troupes dont les évolutions dans le combat s'exécutent à cheval (Devautour, 1980 : 3). Cet animal prisé a été alors très tôt utilisé dans l'armée. C'est d'abord l'Égypte pharaonique qui en fait l'expérience et le cheval fut utilisé à grande échelle et plus tard dans le soudan central, notamment dans les lamidats Peuls. Le cheval servit les Peuls pendant et après le Jihad. Parlant du lamidat de Ngaoundéré au début de son implantation, Hamoua Dalailou rapporte :

Ardo Njobdi en s'installant à Ngaoundéré disposait déjà d'une trentaine des chevaux. Ce qui n'est pas négligeable compte tenu du coût élevé du cheval et de son équipement à l'époque. Le cheval fut une véritable arme au service des États militaristes (Hamoua Dalailou, 1997 : 42).

Dès lors, l'on comprend combien cet animal fut une réelle arme au service des États conquérants ou militaristes. Toutefois, l'utilisation de cet animal exige des conditions favorables non seulement pour son élevage, mais également pour son redressement.¹² Le cheval n'était donc pas un luxe à la portée de tous. Ne disposent en réalité d'un cheval, pas ceux qui veulent, mais plutôt ceux qui peuvent. Comme tel, seule l'aristocratie régnante eut le privilège d'en disposer. Cependant, la cavalerie regroupait en son sein une composante d'origine ethnique et sociale diverse. Fort de ce constat, Thierno Mouctar Bah écrit : « en plus de l'aristocratie, des esclaves minutieusement choisis et d'autres personnes attachées au souverain se sont vues confier

¹² Entretien avec Ardo Njobdi Tafita, Ngaoundéré, le 20 août 2013.

un cheval et son équipement. Des mercenaires ont aussi été intégrés dans la cavalerie » (Bah, 1985 : 541).

En effet, en plus de la poignée des Foulbé qui s'installa dans la région qui constitua les premiers éléments de l'armée, d'autres personnes d'origine non peule vont être enrôlées dans l'armée. C'est ainsi que dans le lamidat de Rey-Bouba, les Daama et les Moono, qui sont les premiers occupants, vont être intégrés dans l'armée du lamidat. Nos informateurs de Rey, rapportent que plusieurs techniques d'enrôlement des personnes d'origine non peule étaient mises en place pour l'enrôlement dans l'armée du lamidat. D'abord, les Foulbé se lièrent d'amitié avec les Dii kandi, notamment ceux qui sont de bons forgerons ; ensuite, ils ont utilisé la politique de pot de vin et la ruse qui leur servirent d'avoir des hommes sous l'armée ; et enfin, fort du soutien de ses amis, Rey-Bouba mena des raids en pays Laka, à Pala et à Mbainamar, faisant des prisonniers et des esclaves, lesquels étaient automatiquement intégrés dans l'armée.¹³



Cliché : Greng Pascal, archives numériques du lamidat, 20 décembre 2011 à Rey-Bouba

¹³ Entretien avec Ousmanou Kila, Rey-Bouba, le 20 septembre 2011.

S'il est admis que la cavalerie des lamidats peuls était constituée des personnes d'origine ethnique et sociale diverse, il faut cependant relever que les chevaux qui la constituaient et qui la constituent encore de nos jours sont achetés par l'aristocratie gouvernante. Cette situation ressemble à celle qui était en cours dans le Songhay résumé par Sékéné Mody Cissoko en ces termes : « la cavalerie réunissait une élite. Le cheval coûtait cher et seuls les hommes fortunés pouvaient se le procurer. Le souverain donnait des chevaux ou des armes à sa garde et à ceux qu'il voulait récompenser » (Cissoko, 1975 : 110).

Somme toute, les chevaux qui constituaient la cavalerie dans les lamidats peuls du Nord-Cameroun provenaient pour l'essentiel du commerce transsaharien, nonobstant les difficiles conditions liées à la traversée du désert (Bah, 1982 : 58). L'aristocratie gouvernante et les hommes fortunés envoyaient des colonnes d'esclaves chargés en même temps d'ivoire sur les marchés de Kano, de Yola, de Sokoto ou de Birni Gazargamou pour les troquer contre des chevaux (Hamoua Dalailou, 1997 : 44). Conscients du rôle joué par le cheval dans la conquête militaire et la défense, les différents lamibé ne lésinaient pas sur les moyens pour s'en procurer. Une fois les chevaux achetés, ils étaient distribués par le lomido à certains membres de la *faada* ou bien même à quelques valeureux guerriers qui se sont démarqués lors d'une conquête et qui méritent la confiance du souverain.

De plus, acquérir un cheval souvent à un prix très élevé est une chose, mais l'équiper en est une autre. L'équipement d'un cheval posait alors problème. Car, il revenait coûteux et faisait l'objet d'un commerce fructueux entre le Bornou, le pays Haoussa et les lamidats peuls de l'Adamawa. Décrivant les équipements des cavaliers et leurs montures dans les lamidats du Nord-Cameroun, Thierno Mouctar Bah nous renseigne :

Tous portaient des couleurs variées ; blancs, rouges ou bleus qui tombaient jusqu'aux genoux, et un fez

ou un turban sur la tête. De courts pantalons bouffants leur descendaient jusqu'aux genoux, les éperons étaient attachés aux pieds nus, au talon se trouvait une petite calotte de cuir garnie de trois pointes en fer qui étaient fixés par une courroie au-dessus du coup de pied. La selle placée très haut était formée par un arçon en bois, avec pommeau de dossier ; sur le siège était placé un coussin de cuir rembourré d'herbes fixé à l'arçon par des courroies. Le caparaçon rectangulaire, placé sous la selle était un assemblage de toutes sortes de morceaux d'étoffes multicolores attachées à l'arçon de la selle servaient de sangle. Les étriers suspendus à la selle par des lanières de cuir entortillées étaient en laiton ou en fer (...) Le mors était simple, mais grossier et coupant (Bah, 1982, p. 63)

À la lumière de ce qui précède, on se rend compte que le cheval a joué des rôles multiples dans les armées des lamidats. Au plan tactique pendant les moments de guerre, ce sont les chevaux qui sont lancés dans le camp de l'ennemi. Après avoir terrorisé ou assailli l'adversaire, blessant certains et tuant parfois d'autres à l'aide de leurs lances et de leurs épées ou bien même en les mettant simplement hors d'état de nuire par les sabots des chevaux, la cavalerie laisse la place aux fantassins qui, après l'attaque des cavaliers, achèvent l'ennemi et le font passer de vie à très-pas. C'est cette cavalerie qui donne la notoriété aux différents Palais des lamidats, attire les touristes, rendant ainsi les Palais des souverains de Ngaoundéré et de Rey-Bouba des véritables sites touristiques.

En dépit de toutes ces conditions, on ne peut plus difficiles de l'acquisition et de l'équipement des chevaux, les lamibé de Ngaoundéré et de Rey-Bouba, chacun à son niveau et en fonction de ses moyens et des objectifs fixés, s'en procurait pour

constituer des cavaleries fort importantes, contribuant à rendre les Palais en des potentiels sites touristiques. Comme tel, Hamoua Dalailou, parlant de la cavalerie du lamidat de Ngaoundéré sous Ardo Issa nous révèle que :

Sous Ardo Issa le chiffre de 500 cavaliers avancé par Barth, aurait été largement dépassé, car la recrudescence des conflits sous son règne avait accentué la nécessité de se procurer de plus de chevaux. Ardo Issa lui-même expédiait périodiquement des contingents d'esclaves vers le pays Haoussa et le Bornou pour les troquer contre des chevaux venus de l'Afrique du Nord réputés robustes (Hamoua Dalailou, 1997 : 45).

En tout état de cause, Qu'il s'agisse du lamidat de Ngaoundéré ou de Rey-Bouba, le cheval a été un puissant moyen non seulement de conquêtes, mais aussi de défense, attirant plus des touristes, rendant ainsi les palais des souverains en des véritables sites touristiques. Sans conteste, il a donné à ceux qui l'utilisaient l'opportunité de créer de grands royaumes à l'exemple des lamidats de Ngaoundéré et Rey-Bouba , leur donnant une visibilité incontestée, aiguisant la curiosité des touristes locaux comme ceux de l'étranger.

IV-3-L'infanterie

L'infanterie est ce corps de l'armée des lamidats qui regroupait et qui regroupe encore les hommes évoluant à pied contrairement aux cavaliers qui se déplaçaient et guerroyaient à califourchon sur le dos des chevaux. L'infanterie, composée des hommes ou guerriers ne disposant pas assez de moyens financiers pour se doter des matériels de guerre, joue certes un rôle subalterne auprès de l'aristocratie cavalière, cependant non

des moindres dans les armées des lamidats étudiés. Par leur bravoure et surtout par leurs exploits, certains fantassins peuvent gravir des échelons au point de rivaliser même avec l'aristocratie peule. L'exemple de *Kaigama Zarami*, notable d'origine Mboum du lamidat de Ngaoundéré sous le règne d'Ardo Issa rapporté par Thierno Mouctar Bah, est édifiant (Bah, 1993 : 75).



Cliché : Greng Pascal, archives numériques du lamidat, 20 décembre 2011 à Rey-Bouba

Ce corps joue un rôle singulier tant sur le plan stratégique que sur le plan tactique. Comme le mentionnent nos différents informateurs du lamidat de Ngaoundéré et Rey-Bouba, l'infanterie évolue derrière la cavalerie et le travail qu'elle fait est celui d'achever les adversaires déjà touchés et affaiblis par le passage de la cavalerie.¹⁴ Ce corps est constitué de deux unités, notamment l'infanterie légère comportant moins d'hommes et évoluant en rangs dispersés et l'infanterie lourde qui est composée d'une masse importante des hommes armés agissant par leur masse sur l'ennemi.¹⁵ Les équipements de guerre de ce

¹⁴ Entretien avec avec les notables de Rey-Bouba, le 10 septembre 2011.

¹⁵ Entretien avec les notables de Rey-Bouba, le 10 septembre 2011.

corps sont entre autres les sagaies, les arcs, les flèches et les couteaux et ils se protègent à l'aide des boucliers en peau de buffle ou en peau d'hippopotame (Hamoua Dalailou, 1997 : 46).

Photo 3 : Les lances, arme de guerre des fatassins



Source : cliché Greng Pascal (Ngaoundéré, novembre 2017).

L'on note en réalité une variation dans la forme des lances. Par exemple les lances à large lame (lance n°3 en allant de gauche vers la droite) et des lances à lame effilée (de droite vers la gauche, la lance n°3). En plus de la lance qui est son arme offensive principale, le cavalier faisait aussi usage de l'épée au combat. Celle-ci se présente sous deux types : l'épée droite à double tranchant encore appelée *tamougs* en *fulfuldé*, l'épée légèrement recourbée à un tranchant appelée *kafahi-dim* (P. Greng 2018 :125) comme nous le montre la figure N°4 ci-après. Figure 1 (Photo 5) :

1- Epée (*Kafahi dimi*) et le glaive (*Kafahi simple*) utilisés par les cavaliers et les fantassins

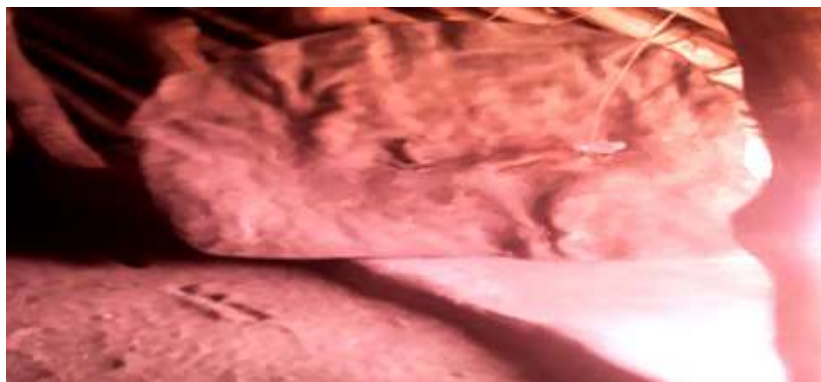


1= épée (*kafahi dimi* en fulfuldé) 2= glaive (*kafahi simple*)

Source : cliché Greng Pascal (Ngaoundéré, novembre 2017).

Une autre armure spécifique aux fantassins est le bouclier. Cette armure qu'on appelle *wawarde* en fulfuldé est faite soit de peau de buffle ou de peau d'hippopotame. Ce bouclier qui mesure 1,5 m de hauteur et plus de 60 cm de largeur, ayant une forme rectangulaire, (Hamoua Dalailou, 1997 : 62) est destiné à protéger le fantassin contre les flèches et les lances de l'ennemi.

Photo : Bouclier de cuir, en peau de buffle ou en peau d'hippopotame utilisé par les fantassins dans les lamidats.



Source : cliché Greng Pascal, (février 2018). ppp.64p
646462.

Tous ces équipements de la cavalerie et de l'infanterie rendent aux Palais des souverains leurs véritables qualificatif des sites touristiques.¹⁶

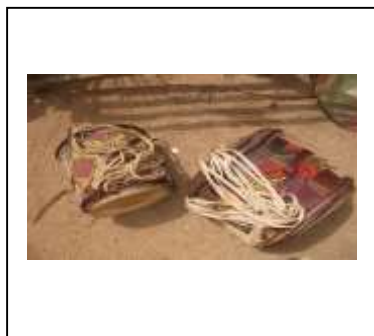
Au regard de ce qui précède, l'on peut retenir que la cavalerie et l'infanterie forment les troupes de mêlées des armées des lamidats de Ngaoundéré et de Rey-Bouba. Ces deux composantes jouaient un rôle complémentaire, dans la mesure où les fantassins accomplissent les tâches non dévolues à la cavalerie. La cavalerie avec ses différentes composantes rendent les palais des souverains de Ngaoundéré et de Rey-Bouba très attrayants par les touristes, les transformant ainsi en des véritables sites touristiques. Ces deux corps sont accompagnés au front par la fanfare.

¹⁶ Entretien de groupe avec les notables de Ngaoundéré, le 10 mars 2011, Rey-Bouba,

IV-4-La fanfare

La fanfare dans les structures politiques traditionnelles joue un rôle important. C'est au sein de cette structure, constituée des longues trompettes appelées « paré » (en fulfuldé), des Tambours ou « Mbaggu », des doubles cloches ou « konsidje » (sing : Konsiré) et des flûtes qui permettent aux griots de mettre en exergue leurs talents en chantant et en exaltant les prouesses et le courage des guerriers et des souverains qui sont en réalité les chefs suprêmes des armées, tant dans le lamidat de Ngaoundéré que dans celui de Rey-Bouba. Parlant de la fanfare du lamidat de Ngaoundéré sous Ardo Issa, Hamoua Dalailou note que « le rythme exécuté pour galvaniser les troupes et louer les prouesses du lamido, était le « Bade-koro », une symphonie où se fondent tous les rapports musicaux des instruments » (Hamoua Dalailou, 1997 : 47). Cette figure ci-dessus illustre à suffire ce qui vient d'être expliqué.

Photo 2 : Les instruments sonores constituant la fanfare des Lamidats



- 1-Tam- tam (mbaggu).
- 2- double cloche (consiré)

- 3-Flûte (algaita)



Source : clichés Greng Pascal (Ngaoundéré, novembre 2017).

La fanfare dans les structures politiques traditionnelles joue incontestablement un rôle important. Parlant de cette importance du rôle de la fanfare dans les entités politiques traditionnelles africaines en général et en particulier dans les lamidats peuls au front, Ibrahima Baba Kaké rapporte :

Qu'au cours des campagnes, les griots et les héros qui accompagnent les armées jouent un rôle déterminant en excitant l'ardeur des combattants. Presque toutes les armées étaient accompagnées de tels personnages. Car le griot, c'est le nerf de la guerre ; par la parole, il fait du lâche un héros (Kaké, 1982 : 21).

Le griot est sans doute un élément galvanisateur, par ses belles paroles. Ces chansons de circonstance, galvanisatrices, sont non seulement dites à l'égard des guerriers au front, mais aussi et surtout, elles exaltent les louanges des grands guerriers morts ou

fatigués par le poids de l'âge ; elles sont souvent adressées au chef de Guerre (Uwamungue, 2005.). Le griot est un vecteur de l'intrigue ou du drame qui se joue. Il agit en tant que messager, porteur des nouvelles et parfois observateur des travers de la Cité (Hamid, 2017 : 5). Evoquant le cas de la fanfare du lamidat de Ngaoundéré sous Ardo Issa, Hamoua Dalailou rapporte un fragment de contenu des chansons de circonstance psalmodiées par les griots :

N'aies pas peur valeureux guerrier, c'est aujourd'hui le jour des braves. Ton père et tes grands parents furent des grands guerriers, et ont laissé leur nom légendaire. Aujourd'hui, c'est ta guerre, fais preuve de bravoure et montre que tu es le fils de ces dignes et valeureux guerriers. Ne fuis pas, car ce village prendra feu aujourd'hui et ses habitants ne verront jamais nos nuques (Hamoua Dalailou, 1997 : 50).

Véritablement, ces chansons galvanisatrices sont adressées plus souvent aux chefs de guerre et les belles paroles contenues dans les chansons boostent à n'en point douter le moral des guerriers au front et les rendent très courageux jusqu'au sacrifice suprême de leur vie. La langue du griot, ou le verbe dont il fait usage, est indubitablement son instrument de travail (Anonyme, 2003). La fanfare se révèle donc ce corps organisé qui, non seulement soutient l'armée des lamidats dans les conquêtes tout comme dans la défense du territoire, mais les griots exaltent aussi la valeur du lamido. Ils sont d'ailleurs considérés comme des conseillers de ces souverains traditionnels. A cet effet, Djibrine Tamsir Niane écrit :

Autrefois, les griots étaient les conseillers des rois, ils détenaient les constitutions des royaumes par le seul travail de mémoire ; chaque famille princière

avait son griot proposé à la conservation de la tradition ; c'est parmi les griots que les rois choisissent les précepteurs des jeunes princes. Dans la société africaine d'avant la colonisation où chacun avait sa place, le griot nous apparaît comme l'un des membres les plus importants de cette société, car celui qui, à défaut d'archives, détenait les coutumes, les traditions et les principes de gouvernance des rois (Tamsir, 1960 : 2).

Outre les instruments utilisés par les griots, il faut bien ajouter les grands tambours utilisés très souvent dans les lamidats de Ngaoundéré et Rey-Bouba pendant des événements spécifiques. Comme tel, le *Toumbal* appelé ainsi en fulfuldé, joue le rôle de muézins dans la religion musulmane qui appelle les fidèles à la prière et surtout le rôle de « radio » d'aujourd'hui. Il permet de transmettre les messages des cours royales à d'immenses distances aux moyens de certains rythmes. Aussi, intervient-il pour appeler au rassemblement, à l'appel à la guerre, à la fête, à l'annonce du début du ramadan, d'une naissance et au décès du lamido ou du sultan. Fort de ce rôle joué par le *Toumbal*, Hamoua Dalailou nous apprend de la bouche de Yérima (Prince dans les lamidats) Ousmanou de Ngaoundéré ce qui suit : « Ce grand tambour intervenait pour rassembler les troupes et à cet effet, il était leur « radio », car il était utilisé pour passer les communications à certaines occasions : appel de guerre, fêtes, début du ramadan, et naissance du premier fils de Ardo ». (Hamoua Dalailou, 1997 : 52)

Ces instruments, poursuit l'auteur d'*Ardo Issa, batisseur du lamidat de Ngaoundéré : 1854 -1878*, étaient confectionnés dans la région de Bertoua. Pour le cas du lamidat de Ngaoundéré sous Ardo Issa, le lamidat en disposait cinq au total. C'est dire combien de tels instruments étaient importants et très chers dans les lamidats peuls à cause des rôles qu'ils jouaient. De plus la

confection de ces instruments n'était pas à la portée de tous, c'est ce qui donnait d'ailleurs une plus-value à ces instruments, aiguisant à plus d'un titre la curiosité des touristes.

Photo 3: Le *Toumbal*, grand idiophone en bois servant d'appel



Source : cliché Greng Pascal (Ngaoundéré, novembre 2017).

Conclusion générale

Au terme de cette étude portant sur : « Les Palais des souverains des lamidats de Ngaoundéré et Rey-Boubba du Cameroun septentrional : entre résidences et sites touristiques », l'on peut retenir pour s'en convaincre que les Foulbé wollarbé et Yllaga fondateurs desdits lamidats et qui ont édifié des somptueux Palais aux souverains, viennent de l'Afrique de l'ouest. Ils ont pour ancêtre Oukba. Au-delà du rôle des résidences des lamibé, ces somptueux Palais, doublés parfois des fosses creusées tout

autour, sont marqués par l'existence des faada constituées des représentants des différents groupes ethniques, des cavaleries et des musées aux objets divers, qui font à n'en point douter de ces Palais des véritables sites touristiques.

Références bibliographiques

A- Liste des Informateurs

Abbo Assoura, 72 ans, notable, 20 septembre 2011 à Ngaoundéré

Ardo Ndjjobdi Tafida, 70 ans, Prince, 20 août 2013 à Ngaoundéré

Issa Adamou, 57ans, Notable, 22 avril 2022 à Ngaoundéré

Mazou, 70ans, Notable, 10 avril 2022 à Rey-Bouba

Sadjo, 74as, Notable, 10 avril 2022 à Rey-Bouba

Ousmanou Bobbo, 67ans, Notable, 20 août 2022 0 Ngaoundéré

Ousmanou Kila, 74ans, Notable, 20 septembre 2011 à Rey-Bouba

B-Référence Bibliographique

ABWA Daniel, 1980, « Le lamidat de Ngaoundéré de 1915 à 1945 », Thèse de Master Degree d'Histoire, Université de Yaoundé 1

ABDOUL Kadiri, 2002, « La dynamique des institutions militaires dans les lamidats du Nord-Cameroun (XIX^e-XX^esiècles) : cas de Rey-Bouba et Ngaoundéré », Mémoire de Maîtrise d'Histoire, Université de Ngaoundéré

ANONYME, 2003, « Les griots dans le Mali des talents », <https://www.blckmap.com/spip.php> consulté le 8 mars 2011

DEVAUTOUR Paul, 1980, *Encyclopédie Universalis Vol4*, PUF, Paris

BAH Thierno Mouctar, 1985, « Guerre, pouvoir et société dans l'Afrique pré-coloniale (entre le lac Tchad et la côte du

Cameroun) », Thèse de Doctorat d'Etat d'Histoire, Sorbonne, Paris

BAH Thierno Mouctar, 1982, « Les Armées peul de l'Adamaoua au XIX^e siècle », in BRUNSCHIWIIG Martine (éd), *Etudes africaines offertes à Henri Brunshwig*, EHESS, Paris

BAH Thierno Mouctar, 1993, « Le facteur peul et les relations interethniques dans l'Adamaoua au XIX^e siècle », in BOUTRAIS Jean., *Peuples et cultures de l'Adamaoua (Nord-Cameroun)*, Ngaoundéré-Anthropos, Paris

BABA KAKE Ibrahima., 1982, *Combat pour l'histoire africaine*, Présence Africaine, Paris

DELAFOSSÉ Michel, 1912, *Haut Sénégal-Niger*, 1^{ère} série, Paris

CISSOKO SEKENE Mody, 1975, *Tombouctou et l'empire songhay*, NEA, Dakar-Abidjan

FROELICH Jean Claude, 1954, « Vie économique d'une cité peule », in *Etudes Camerounaises N°43-44*, mars-juin

GONDOLO André, 1978, « Ngaoundéré : évolution d'une Cité peule », Thèse de Doctorat de 3^e cycle de Géographie, Université de Rouen

GRENG Pascal, 2018, « Les Lamidats et Sultanats du Nord-Cameroun : étude comparative des entités politiques traditionnelles peules et kotoko (XIX^e-XX^e siècles), Thèse de Doctorat/PhD d'Histoire, Université de Ngaoundéré

HAMADOU Adama, 2002, « La Faada et l'apprentissage démocratique dans les lamidats du Nord-Cameroun », in *Islam d'Afrique : entre le local et le global, l'Afrique politique*, Karthala, Paris

HAMADOU Adama, 1999, « L'islam et les relations interethniques dans le Diamaré (Nord-Cameroun) », in *Histoire et Anthropologie N°S 18-19*

HAMADOU Adama et BAH Thierno Mouctar, 2001, « Un Manuscrit Arabe sur l'histoire du royaume de Kontcha (XIX^e-XX^e siècles) », *Institut d'Etudes Africaines*, Rabat

HAMADOU Adama, 2016, « Les Manuscrits arabes relatifs aux renseignements stratégiques au Nord-Cameroun colonial : 1916-1960 », in HAMADOU Adama (sous la dir de), *Patrimoine et sources de l'histoire du Nord-Cameroun*, L'Harmattan, Paris

HAMOUA Dalailou, 1997, « Ardo Issa : bâtisseur du lamidat de Ngaoundéré 1954-1978 », Mémoire de Maîtrise d'Histoire, Université de Ngaoundéré

HAMID, 2017, « Le griot au Nord-Cameroun : XX^e début XXI^e siècle », Thèse de Doctorat/PhD d'Histoire, Université de Ngaoundéré

LIJPHART Arend, 1077, *Democratcy in plural societies : A comparative exploration*, Yale University Press

MOHAMMADOU Eldridge, 1979, *Ray ou Rey-Bouba. Traditions historiques des Foulbé de l'Adamaoua*, Musée dynamique du Nord-Cameroun, CNRS, Paris

MOHAMMADOU Eldridge, 1964, « L'histoire des lamidats foulbé de Tchamba », *ABBIA, Revue culturelle Camerounaise*, N°6

NJEUMA Martin Zachary, 1989 (sous la dir de), *Histoire du Cameroun (XIX^e-début XX^e siècle)*, L'Harmattan, Paris

NJEUMA Martin Zachary, 1978, *Fulany Hegemony in Yola (Old Adamawa) 1809-1902*, CEPER, Yaoundé

SA'AD Abubakar, 1970, « The Emirate of Fombina 1809-1903 : the attempts of politically segmented people establish and mantain a centralized form of government », Thesis of the Degree Doctor of Philosophy, Ahmadou Bello University, Zaria

STRUMPELL Kurt, 1912, *Geschichte aus Adamaus*, Hambourg

STRUMPELL Kurt, 1972, *Histoire des Foulbé de l'Adamaoua*, Hambourg

TAMSIR NIANE Djibrine, 1960, *Soundiata ou l'épopée mandingue*, Présence Africaine, Paris

TAGUEM FAH Gilbert Lanblin, 2003, « Crise d'autorité, regain d'influence et problématique de la pérennité des lamidats

peuls du Nord-Cameroun : étude comparative de Rey-Bouba et Ngaoundéré » in PERROT Claude Hélène et FAUVELLE **AYMART François Xavier**, (éds), *Le retour des Rois, les autorités traditionnelles et l'Etat en Afrique contemporaine*, L'Harmattan, Paris

UWAMUNGUE Emmanuel, 2005, « Des stars en Afrique », <https://www.ceras.projet.com/index1023>, consulté le 8 mars 2011